

O'R
956

Achat des Musées Nationaux
Musée des Arts et Traditions Populaires

LES ŒUVRES

O/R
956

ET QUESTIONS

DE TABARIN.



A ROUEN,



Chez P. SEYER & BEHOURT, Imp.-
Libraires, rue du Petit-Puits.



LES ŒUVRES
ET QUESTIONS
DE TABARIN.

PREMIERE QUESTION.

*Quels sont les meilleurs Médecins, & comme
on connoît les maladies.*

Tabarin. **M**ON Maître.

Le Maître. Qu'y a-t-il, Tabarin ?

Tabarin. Un petit mot, s'il vous plaît.
J'ai entendu que vous saviez parfaitement
ce que c'est que la merde fine.

Le Maître. Médecine, gros âne.

Tab. Et que vous aviez une entiere con-
noissance d'icelle.

Le Maître. A la vérité, dès ma jeunesse
je m'y suis toujours employé, jugeant que
c'étoit une science autant utile aux hom-

A 2

mes, que nécessaire ⁴ à leur entretien particulier; toutefois, si je ne suis pas parvenu au suprême degré de sa connoissance, tant par la pratique que pour la spéculative, au moins j'ai tâché d'en effleurer une partie. Un homme est toujours loué d'avoir employé son temps en une étude si sérieuse, & contribué du peu qu'il a à acquérir une chose si profitable.

Tab. Il ne vous falloit point arrêter tout le temps de votre jeunesse à cela, puisque vous n'en avez effleuré qu'une partie; si vous vouliez flairer l'essence de la merde fine, il falloit frapper à ma porte de derriere.

Le M. O l'impertinent! Je te dis effleurer, & non pas flairer; c'est-à-dire, en tirer quelque connoissance.

Tab. Par la mort de ma vie, vous y eussiez trouvé du sentiment. Mais revenons à nos brebis. Puisque vous avez toutes ces connoissances, dites-moi qui sont les meilleurs Médecins, & comment connoissez-vous les maladies?

Le M. Les meilleurs Médecins, sont ceux qui ont une parfaite connoissance de la nature des choses, qui connoissent leurs qualités, passions, propriétés, compositions & tempéramens; qui savent leurs complexions, & delà enrichissent

leurs jugemens sur ce qui est propre pour la santé. Et, puisque ceux qui ont la Théorie sont très-excellens, si est-ce que ceux qui joignent la pratique & l'expérience à la Théorie, semblent les meilleurs, parce qu'ils ont une parfaite idée des maladies & accidens qui peuvent arriver de leur guérison; car toute l'essence de la Médecine consiste en expérience.

Tab. Mais je voudrois bien savoir comment vous connoissez un homme malade?

Le M. Nous le connoissons quand nous l'allons visiter; nous lui tâtons le pouls, nous lui demandons en quelle partie du corps il se trouve mal, nous jugeons à sa couleur, nous le voyons à son urine, nous demandons s'il mange bien, & autres choses.

Tab. Tête non pas de ma vie, allez vous chercher midi si loin. Vraiment, quand le malade vous a dit sa maladie, il est facile de juger où le mal le presse. Je veux vous apprendre un a tre secer; les meilleurs Médecins, & qui connoissent mieux les maladies, ce sont les Tonneliers.

Le M. Les Tonneliers, Tabarin. Voyons, donnez-en la preuve?

Tab. Quand un Tonnelier va visiter une piece de vin, il ne demande point:

Est-il blanc ? Est-il clair ? Est-il mauvais ? A-t-il les cerceaux rompus ? L'on ne connoît jamais les maladies que par l'intérieur. Il y regarde lui-même, & pour cela il ouvre le bondon qui est au-dessus de la place, & y met le nez ; puis, les deux mains à chaque côté du fond, il donne un grand coup de poing, la vapeur alors s'exhale, & sort par la partie supérieure, & ainsi il connoît si le vin est bon ou non. De même, quand vous allez visiter un malade, vous ne vous devez arrêter à tant de questions ; il faut d'abord faire mettre votre malade les pieds en haut ; & si vous voulez savoir le fondement de la maladie, vous devez mettre votre tête entre ses fesses & approcher votre nez du soupirail meridique, puis lui donner un coup de poing dans le ventre, les exhalaisons, qui de leur nature sont légères, vous monteront au nez, & lors vous jugerez de la maladie, & donnerez votre sentence sur la senteur que vous aurez senti. Voilà le moyen d'être bon Médecin.

Le M. O le gros âne !

Tab. O le gros veau !

Le M. A qui parlez-vous ?

Tab. Retirez-vous, je vous prie ; je parle à ce marmotton de Pluton qui est derrière vous.

II. QUESTION.

Lequel des deux est le meilleur, d'avoir la vue aussi courte que le nez, ou le nez aussi long que la vue.

Tabarin. **M** On Maître, je vous supplie très-humblement de me dire lequel vous aimeriez le mieux, ou d'avoir la vue aussi courte que le nez, ou le nez aussi long que la vue.

Le M. Voilà des questions fort opaques, Tabarin, & qui ne demandent point de réponse ; certes, s'il me falloit choisir lequel des deux me plairoit davantage, j'aimerois mieux passer sous un autre arbitre, & ne choisir ni l'un ni l'autre ; mais, puisque la curiosité te porte jusques-là de me le demander, il faut que ma curiosité te satisfasse. Je te dirai d'avoir le nez aussi long que la vue, c'est une grande difformité.

Tab. Vous avez raison, ce seroit une belle gouttière. Il y a des camus, qui ne peuvent porter de lunettes, parce qu'ils ont le nez fort court, mais vous ne seriez pas en ces peines.

Le M. D'avoir la vue aussi courte que le nez, ce seroit une chose bien déplorable; & , s'il y a de la difformité en l'un, il n'y a pas moins de dommage en l'autre, car la vue est la lampe de nos actions.

Tab. Encore est-on bien-aise de voir clair à manger la soupe.

Le M. Je fais tant de cas de la vue, pour être le premier organe du corps, & la première pièce de ce bâtiment, tant pour sa structure, qui est le plus admirable chef-d'œuvre de la Nature, qui par sa beauté est incomparable, que, nonobstant difformité, j'aurois mieux avoir le nez aussi long que la vue, & la vue aussi courte que le nez.

Tab. Aussi auriez-vous un grand avantage.

Le M. Quel avantage, Tabarin?

Tab. Parce que vous n'auriez pas si-tôt vu un étron que vous auriez le nez dedans.



III. QUESTION.

Chercher ce qu'on ne peut trouver.

Tabarin. **M** On Maître, me répondrez-vous bien à ce que je vais vous demander?

Le M. Je ne fais rien, Tabarin. Tu as quelquefois des questions si impertinentes, que les plus subtils auroient bien de la peine à y répondre.

Tab. Il faut que je vous le dise. J'étois en bonne disposition de faire des beignets; j'avois dit à la servante d'acheter de la farine pour faire des chassés, un cent d'œufs & quatre pinte de lait; il y avoit bien là de quoi faire de la colle.

Le M. Voilà comme on dissipe le bien de la maison, quand je n'y suis pas.

Tab. Vous avez de grands biens à la vérité; il y a plus de trois ans que vous avez un muids de vin en votre cave, qui fait une gueule aussi grande qu'un four. Pour revenir à mes beignets la farce étoit toute prête, & l'huile sur le feu qui pétillait déjà; mais le malheur: Ah! quand je pense à la perte que je fis! Votre pere vient

frapper à la porte, il fallut plier bagage, je ne savois où mettre ni la poêle ni la farce; sur le lit, il l'eût apperçu, car il a le nez fort susceptible d'odeur; je m'avisai en dernier ressort de les porter au privé: il y a deux embouchures, comme vous le savez; en l'une je mis la poêle & en l'autre la farce, mais de fortune il ne fut pas si-tôt entré, qu'il alla au privé; &, comme c'est un lieu obscur, il vint d'abord s'asseoir où étoit la farce, au même instant il sentit un masque qui lui ferroit les fesses; &, croyant que ce fut quelque reste de matiere merdique, c'est une chose étrange, disoit-il, que ces servantes ve nettoient pas le privé: pensant avoir meilleur marché de l'autre embouchure, il y porte son vénérable étui; son cul ne fut pas plutôt assis que les beignets commencerent à se faire, les fesses lui pendoient par lambeaux; je vous jure qu'il eut la moitié de sa moustache rasée.

Le M. O le gros porc! Nous rempliras-tu toujours de tes matieres fécales?

Tab. Et je vous prie, n'estropiez pas leurs noms; c'est de la merde, en bon François. Cependant, si vous voulez manger des beignets, il faut aller au cul de votre pere, vous y en trouverez de tous cuits.



I V. Q U E S T I O N .

Si la raison & la vérité peuvent compair ensemble.

Tabarin. **M** On Maître, donnez-moi un peu de merdecine pour les dents.

Le M. De merde, gros nigaud.

Tab. Et m'instruisez un peu de ce que je vous vais demander. Il y a long-temps que mon jugement veut être éclairci d'une chose; savoir, si la raison & la vérité peuvent s'accorder ensemble?

Le M. Oui, Tabarin; il n'y a aucun doute en cela. La raison est toujours conforme à la vérité; & par-tout où est la vérité, la raison s'y trouve. Pour rendre ceci plus clair, prenons un exemple. Supposons que tu me doives dix écus.

Tab. Dix écus? D'où diable vous devois-je dix écus?

Le M. Je ne dis pas que tu me les doives; mais faisons la supposition.

Tab. Je n'ai que faire de vos suppositions, je ne vous dois rien.

Le M. O le gros lourdaud! Il est

très-certain que tu ne me dois rien ; mais c'est pour te faire connoître que la vérité & la raison sont ensemble. Supposons donc que tu me doives dix écus, c'est la vérité que tu me les dois.

Tab. Je vous ai déjà dit cent fois que je ne vous dois rien : vous seriez content d'abuser un pauvre orphelin de dix écus.

Le M. C'est une chose étrange que d'avoir affaire à des hébétés. Je te dis que je suppose.

Tab. Ah, ah ! vous supposez ; dame c'est autre chose.

Le M. Selon ma supposition, il est vrai que tu me les dois.

Tab. Il est vrai.

Le M. Si tu me les dois, n'est-il pas de raison que tu me les paies ? Voilà la raison & la vérité qui sont ensemble.

Tab. Si vous attendez que je vous les paie, vous attendrez long-temps. Or ça voyons, vous avez supposé ; laissez moi supposer à mon tour ; je vous prouverai le contraire. Supposons que vous ayiez votre nez dans mon cul, vous ne l'y avez pas ; mais quand il vous plaira, la Taverne est ouverte, on vous tirera du meilleur.

Le M. Voilà des suppositions d'un vilain lourdaud comme toi.

Tab. Puisque vous m'avez fait supposer votre fantaisie, je vous rendrai le change. Supposons donc que vous ayiez votre nez dans mon cul. Oh ! tous les diables, qu'il feroit beau vous voir ! Ah ! que de senteurs aromatiques !

Le M. Et bien, supposons le cas, puisque tu le veux.

Tab. Supposant que votre nez soit en mon cul, c'est la vérité qu'il y est.

Le M. Selon ta supposition.

Tab. Est-ce la raison qu'il y demeure ?

Le M. Non pas, Tabarin.

Tab. Vous voyez donc que la raison & la vérité ne peuvent demeurer ensemble.



V. QUESTION.

Pourquoi les Chiens se sentent au cul les uns les autres.

Tabarin. JE me suis étonné de voir les Chiens, qui, pour saluer leurs compagnons, viennent sentir leur derrière. J'en voudrois bien savoir la raison.

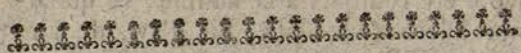
Le Maître. La raison en est commune, Tabarin; c'est un instinct naturel qu'ils ont entr'eux qui les porte à cela.

Tabarin. Ce n'est pas encore cela, mon Maître; vous n'avez point vu les Annales des Chiens.

Le Maître. As-tu quelque meilleure raison, Tabarin? je te prie de me l'enseigner.

Tabarin. Il faut que vous sachiez que les Chiens s'assemblerent un jour, & voulurent tenir les Etats pour plusieurs raisons, car ils se voyoient battus de leurs Maîtres & des Valets; ils tinrent Conseil pour voir ce qu'ils auroient à faire par la suite. Les plus gros dogues, comme les plus grands, y présiderent, & recueilloient les suffrages des plus petits. Un qui

avoit été toujours à la cuisine, & qui aimoit à lécher les plats, fut d'avis de faire une bourse commune entr'eux, & d'acheter de la viande pour en trafiquer, & ne point être toujours sujets à autrui. Son avis fut approuvé & bien reçu. On fit une taxe, chacun y contribua, & ils députerent un Chien avec la bourse, pour aller faire trafic aux Indes. Ce Chien, par cas fortuit, étant sur mer, par une grande tempête qui s'éleva, fut jetté dans la mer. Ses compagnons l'attendirent long-temps; &, depuis, toutes les fois qu'ils se rencontrent, curieux de savoir des nouvelles des Indes, ils viennent sentir au derrière l'un de l'autre, pour voir s'ils ne sentent point les épices. Voilà la vraie raison, mon Maître.



V I. Q U E S T I O N.

En quoi les Vieux surpassent les Jeunes.

Tabarin. **M** On Maître, dites - moi en quoi particulièrement les Vieux surpassent les Jeunes ?

Le M. En trois choses ; savoir , en âge , expérience & en prudence. En âge , parce qu'ils ont atteint une plus grande lumière ; en expérience , parce que , par une longue suite d'années , ils ont vu davantage sur les Jeunes , & remarqué plus d'effets. En prudence , parce que les Jeunes n'ayant aucune expérience des choses , il n'est pas étonnant s'ils sont souvent trompés. Au contraire , les Vieillards , après une longue expérience , ils se retiennent avec plus de poids en leurs actions , & gouvernent leurs affaires sous une conduite plus prévoyante.

Tab. Les trois choses en quoi les Vieillards excellent les Jeunes , c'est premièrement en la vue , parce qu'ils voient davantage. Secondement , en ce qu'ils commandent plus que les Jeunes. Troisième-ment en ce qu'ils pissent plus haut.

Le

Le Maître. Pour la vue , tu seras contraint d'avouer que les Jeunes voient plus clair , & ainsi tu opineras de ton côté. Pour les autres conditions , venons aux preuves.

Tabarin. Premièrement donc je prouve qu'ils voient davantage que les Jeunes , parce que les Jeunes voient les objets selon qu'ils sont , & que les especes sont représentées à leurs yeux. Les Vieillards usent de lunettes , où les especes se grossissent , & font paroître l'objet plus grand qu'il n'est ; de sorte que , s'ils regardent un étron , non plus gros que votre nez , ils croiront qu'il sera aussi gros que le poing. Secondement , ils commandent davantage , parce qu'ils commandent cent fois une chose avant qu'on leur obéisse. Au contraire , un Jeune , si on lui manque au premier commandement , Martin Bâton ne manquera pas de marcher. En troisième lieu , ils pissent plus haut ; car les Jeunes ont coutume de pisser à terre ; & eux , faute de vigueur naturelle , ils pissent sur leurs genoux.

B

VII. QUESTION.

Qui doit plutôt visiter le Malade, ou le Médecin, ou sa mule.

Tabarin. **M** On Maître, je ne savois assez admirer un Médecin qui venoit hier voir votre pere; il fut si effronté & si peu rempli d'honneur, qu'il laissa sa mule à la porte.

Le M. Comment, Tabarin, tu t'étonnes de cela? il n'y a point grand sujet d'admiration. Voulois-tu qu'il fit monter sa mule à la chambre?

Tab. Et comment donc, elle étoit plus digne d'y monter que lui.

Le M. O l'étourdi! Ne vois-tu pas que c'est une chose hors de bon sens, qu'un Médecin fasse visiter le malade par une mule, & lui demeurer à la porte.

Tab. Je trouve que, par ma raison, la mule doit plutôt aller voir le malade que le Médecin. Dites-moi, je vous prie, pourquoi est-ce que le Médecin va voir le malade?

Le M. C'est parce qu'il porte la doctrine & la science, par laquelle il peut

subvenir aux incommodités du malade, & le retirer de tant de maux qu'il souffre. Outre plus, que, connoissant la maladie, il dispose des remedes propres pour la santé; &, par les compositions qu'il fait, il renforce la nature, & la remet dans son entier.

Tab. En parlant de la façon, vous défendez ma cause; car delà je tire un argument infailible, que la mule doit plutôt visiter le malade que le Médecin. N'est-ce pas pitoyable qu'il fasse faire attendre une pauvre bête à la porte, pendant qu'il est auprès du feu à se réchauffer les entrailles d'un verre de vin? La raison que vous apportez pour appuyer votre réponse, est que le Médecin voit le malade, parce qu'il porte la science avec soi; & moi je dis que la mule y doit plutôt aller, parce qu'elle porte la science, la doctrine & le Médecin tout ensemble.



VIII. QUESTION.

Pourquoi les Chiens levent les jambes en pissant.

Tabarin. Mon Maître, j'ai pensé faire tantôt un mauvais tour à un Chien.

Le Maître. Comment, Tabarin, tu lui as voulu mesurer les côtes avec un bâton.

Tabarin. Non ; mais je lui ai pensé faire une bourguignote d'un pot à chier ; il étoit si impudent que de venir pisser contre notre muraille, & , qui pis est, en se moquant de moi, il levoit la jambe.

Le Maître. Il ne falloit pas le frapper, Tabarin ; il cherchoit à vuidier les superfluités de la nature, tous les animaux sont sujets à cela, car la faculté concoctrice, la faculté retentrice ayant joui de leurs privilèges, & reçu l'aliment nécessaire pour le cours de la vie, la faculté expultrice agit après, & exclut de sa parfin ; de sorte qu'il ne falloit pas te courroucer contre un Chien.

Tabarin. Ce qui me fâchoit le plus, c'est que je lui voyoi lever la jambe. Je voudrois bien savoir pourquoi les Chiens levent la jambe quand ils pissent ; car je n'ai pas vu cela à aucun des autres animaux.

IX. QUESTION.

Qui sont ceux qui se moquent des Médecins & Apothicaires.

Tabarin. Qui sont ceux, à votre avis, qui se moquent des Médecins & Apothicaires ?

Le Maître. La Médecine est la science des sciences naturelles, & mal appris sont ceux qui la méprisent : *Altissimus de cœlo creavit Medicinam, & vir prudens non abhorrebit eam.*

Tabarin. J'en disois dernièrement de même à un Couturier, qui me fit un bas de chausse : *Vir prudens non abhorrebit eum.*

Le Maître. Pour moi je soutiens que ceux qui se moquent des Médecins, sont des ignorans, qui ne croient pas avoir besoin d'eux.

Tabarin. Vous vous trompez ; car ceux qui se moquent, sont ceux-là même qui ont plus besoin de leur aide ; ce sont les malades.

Le Maître. Les malades, Tabarin. Comment se peut il faire qu'un malade se

moque du Médecin, vu qu'il le recherche & en a tant besoin?

Tab. N'est-ce pas une grande moquerie quand on tire la langue d'un demi-pied de long à celui qui vous vient voir?

Le M. A la vérité, tirer la langue est un signe de dérision.

Tab. Or, n'est-il pas vrai que, si le Médecin vient voir un malade, & que ce dernier lui tire la langue, c'est une pure moquerie.

Le M. Et l'Apothicaire?

Tab. L'Apothicaire en a besoin davantage; car, s'il vient pour apporter un clystère à un malade, le malade en se gaussant de lui, présente le cul pour servir d'étui à son nez. Ne sont-ce pas là de grandes dérisions & moqueries?



X. QUESTION.

Pourquoi les Femmes sont faciles à surprendre.

Tabarin. **M** On Maître, dites-moi pourquoi les Femmes sont plus faciles à surprendre que les Hommes?

Le M. La cause est très-évidente; c'est qu'elles sont d'une nature plus débile & d'un tempérament plus froid; elles ont le sang moins vigoureux. Or est-il que l'Homme courageux est celui qui a le naturel fort, l'imagination plus excellente & mieux composée, le sang plus chaud; bref, qu'il ressent le viril plus que la Femme.

Tab. La Femme ressent aussi bien le viril que l'Homme; mais passons outre. Vous dites que c'est par foiblesse que la Femme est si souvent surprise, parce qu'elle est d'un naturel fragile. Vous n'avez pas bien rencontré; car il ne se trouve pas de mémoire que leur naturel, bien que fendu de demi-pied, se soit jamais cassé, aussi ne tombent-elles pas de haut, car elles ne tombent que sur les talons.

